science de leur temps; nous continuons leur œuvre en nous servant de la science du nôtre et, comme eux et avec eux, nous croyons que « jamais il n'existe de dissentiment réel entre la raison et la foi, » *nulla unquam inter fidem et rationem vera dissensio esse potest.*

II.

LES INVENTEURS

DE

L'EXPLICATION NATURELLE DES MIRACLES :

JEAN GOTTFRIED EICHHORN

ET HENRI EBERHARD GOTTLOB PAULUS.

CHAPITRE PREMIER.

LE RATIONALISME AU XIXe SIÈCLE.

Le rationalisme, on l'a souvent répété, est la grande erreur du XIXe siècle et comme le résumé de toutes les erreurs du passé. Tout ce que le cours des âges avait accumulé de faux et de dangereux, il est parvenu à se l'assimiler et à le fondre en un seul corps de doctrine. « Le rationalisme, écrivait Paulus l'année qui précéda sa mort, ne doit pas s'appliquer seulement à la religion, mais à toutes choses en général. » Il se présente donc à nous avec un caractère d'universalité qui fait tout à la fois sa plus grande force et son plus grand danger. Il a su trouver une formule séduisante et insidieuse, assez simple pour être intelligible à tous les esprits, assez vaste pour tout embrasser. Son principe, c'est

comme l'a si bien dit Lacordaire, « que la nature humaine se suffit à elle-même, dans tous les ordres de choses, pour vivre et pour mourir. » Son but, c'est conséquemment d'arriver « à être, dans l'ordre intellectuel, le souverain absolu de ses idées; dans l'ordre moral, le dernier juge de ses actions; dans l'ordre social, à ne reconnaître d'autre autorité que celle qu'on aura directement élue; dans l'ordre matériel, à vaincre les éléments et à tirer d'eux, pour tous, si on le peut, la seule félicité réelle, » la félicité terrestre [1].

Mais un ennemi se présente devant lui et oppose à sa marche un obstacle infranchissable. C'est le Christianisme, qui professe des doctrines diamétralement contraires aux siennes. Il faut donc le renverser et le détruire. Point de paix, point de trêve possible entre les deux adversaires. Tandis que l'un prétend que l'activité humaine est le seul facteur de l'histoire et des progrès de l'humanité, l'autre enseigne que Dieu, après avoir créé le monde, ne l'a pas abandonné à lui-même, mais que sa Providence le dirige et le gouverne, et que ce qui nous paraît le jeu du hasard ou le caprice des passions de l'homme, n'est que la réalisation des desseins éternels de Dieu. « La nature, nous dit-il, la nature ne se suffit à elle-même ni pour vivre ni pour mourir. » Nous sommes aussi incapables de nous passer du secours de Dieu que l'enfant qui vient de naître, des soins de sa mère. Nous apportons en venant au monde une volonté blessée par le péché originel, et sans l'infinie miséricorde de notre Créateur, nous serions perdus à jamais. Mais il a réparé son œuvre ruinée par le mal, en nous donnant un Rédempteur. Il s'est choisi un peuple, qu'il a conduit en quelque sorte par la main, pour le préparer à donner un jour naissance au Messie. Il l'a délivré, par les plus éclatants prodiges, de la servitude de l'Égypte, il a fait de son his-

[1] H. Lacordaire, Lettre sur le Saint-Siège, *Œuvres*, 1861, t. VI, p. 192.

toire comme un miracle perpétuel. Il a suscité dans son sein des hommes qui ont prédit les événements futurs et écrit à l'avance l'Évangile. Enfin, il a envoyé son Fils sur la terre. Jésus-Christ est venu, il a accompli les prophéties, il a guéri les malades, ressuscité les morts, il s'est ressuscité lui-même, il a prouvé ainsi qu'il était Dieu, et il a fondé pour toujours son Église sur la terre. Des miracles, des prophéties, un Homme-Dieu! C'est l'antithèse même du rationalisme. Il l'a bien compris, aussi a-t-il dirigé tous ses coups contre ce qu'il a appelé d'un nom barbare, le *supranaturalisme*. La guerre qu'il lui a déclarée a tellement absorbé son attention et ses forces, qu'il semble avoir oublié aujourd'hui ses autres desseins et qu'il se définit communément en Allemagne : la négation de la révélation, des miracles et des prophéties contenues dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament [1]. Comme c'est dans ces livres sacrés qu'il lit les prédictions et les prodiges sur lesquels le Christianisme est fondé, il ne peut s'élever que sur leurs ruines. Que Jésus-Christ soit Dieu, qu'il y ait un seul miracle authentique, une seule prophétie certaine, et il ne reste pas une seule pierre de l'immense édifice que le rationalisme s'efforce de bâtir.

Il est très important de remarquer cette nécessité impérieuse qui le force à rejeter, sans exception aucune, toute intervention surnaturelle de Dieu dans le monde. Là est le vice radical, incurable, de son système. Cette nécessité lui enlève toute indépendance, elle l'oblige d'être de parti pris; comme ces chapes de plomb que Dante a mises sur les

[1] Aug. Hahn, *De Rationalismi indole*, définissait ainsi le rationalisme dès 1827 : « C'est la manière de penser d'après laquelle la raison humaine doit être la seule source et le seul juge de tous les genres de connaissances. En conséquence, toute révélation ne paraît surnaturelle que d'après la forme; en réalité, elle est toujours naturelle, et si son contenu peut avoir quelque prétention à la vérité, il doit être limité par la raison ou la religion naturelle. »

épaules des damnés, elle l'empêche de se mouvoir et ne lui laisse aucune liberté dans ses démarches. Avant que le rationaliste ait ouvert un seul livre de l'Écriture, un seul livre de l'histoire, il a déclaré à l'avance que tous les récits prodigieux qu'ils peuvent renfermer sont faux, il a nié les miracles, parce qu'il ne peut pas les admettre. N'importent qui les raconte, la bonne foi, l'intelligence, la science du narrateur, le nombre des témoins, l'importance des événements; tout est faux, condamné sans être entendu; il n'y a pas de miracle, parce qu'il ne peut y en avoir; le siège est fait, à quoi bon de nouveaux documents qui en troubleraient l'ordre et l'ordonnance? « Le miracle ne peut jamais se présenter dans l'histoire, » nous dit-il par la bouche d'un de ses adeptes[1].

Ce parti pris de rejeter le surnaturel sans examen, Strauss l'avoue avec une ingénuité dont il est juste de lui savoir gré. On croirait naturellement qu'il a nié l'authenticité des Évangiles parce qu'il y a rencontré des mythes. Pas le moins du monde. Il y a cherché des mythes, afin d'en nier l'authenticité. Écoutons-le parler lui-même de son travail critique sur la vie de Jésus : « L'œuvre détaillée de Paulus, le manuel de Hase et les leçons de Schleiermacher étaient les principaux travaux qui eussent paru sur la matière, lorsque je commençai à m'en occuper, il y a trente ans. Aucun des trois ne me satisfit, et je trouvai que chacun d'eux, d'une manière différente, avait manqué le but... Mais chez tous trois, je reconnus une cause commune d'insuccès dans leur manière d'envisager les sources de l'histoire évangélique. La contradiction entre le surnaturel dont parlent les Évangiles, et le naturel que réclame la méthode historique, était insoluble *tant que les Évangiles, ou même un seul d'entre*

[1] « Da es (das Wunder) in der historichen Darstellung nie vorkommen darf. » George, *Mythus und Sage*, Berlin, 1837.

eux, étaient pris comme source historique dans toute la force du terme. » Voilà donc pourquoi ces livres sont mythologiques : ils doivent l'être ou bien il est impossible de rejeter le surnaturel. « Il s'agissait dès lors, continue-t-il, de prendre un à un les récits évangéliques, de montrer le néant de toutes les tentatives faites pour en éliminer le surnaturel par voie d'explication et de raisonnement, ou pour pallier la contradiction entre ce surnaturel et les lois de la nature; il s'agissait ensuite d'en conclure que ces récits n'ont pas de droit à la qualité de documents historiques au sens vrai du mot... *Dès qu'il s'agit de surnaturel, il est toujours plus facile de* CONCEVOIR *une fiction spontanée ou réfléchie que d'admettre la réalité des faits allégués*[1]. » Le parti pris peut-il se manifester ou se trahir d'une manière plus flagrante?

Après de semblables aveux, nous pouvons deviner sans peine ce que sera la discussion de nos Saints Livres. Puisqu'on y apporte des opinions ainsi arrêtées *a priori*, tout ce qui les justifiera sera légitime : les affirmations les plus arbitraires seront regardées comme démontrées, les violences et les tortures les plus révoltantes infligées aux textes paraîtront naturelles, les réfutations les plus solides seront non avenues et rejetées sans examen. De quoi n'est pas capable l'*a priori*, surtout quand on a affaire avec ces écoles allemandes pour qui l'idée préconçue est tout et la réalité rien ou fort peu de chose? L'esprit de système met sur les yeux de leur intelligence un bandeau si épais que la lumière la plus vive ne peut le pénétrer. Hegel ne voulait-il pas prouver *a priori* qu'il ne fallait point chercher de nouvelle planète entre Mars et Jupiter, au moment où Piazzi venait de découvrir Cérès? Ne fit-il pas des étoiles une éruption cutanée de la voûte céleste, des dartres hideuses qui défigurent la

[1] Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, trad. par A. Nefftzer et Dollfus, Introd., § VII, t. I, p. 33-34.

face du ciel, parce qu'il ne pouvait les considérer comme des mondes sans déranger son système déjà fait de la nature[1]? Quand l'histoire contredit ses théories, il supprima l'histoire. Les critiques qui attaquent nos Saints Livres sont pour la plupart ses disciples. Ils ne se sont pas fait faute d'imiter leur maître comme nous aurons bientôt occasion de le voir.

[1] Hegel, *Encyclopädie*, § 268 et suiv., Berlin, 1845, p. 230.

CHAPITRE II.

LE MIRACLE.

Depuis trois quarts de siècle, le rationalisme bat en brèche le surnaturel, mais il n'a pas réussi à l'entamer. Plusieurs fois, il est vrai, il a crié victoire, il a voulu persuader au monde qu'il avait pour lui la science et l'avenir, il s'est agréablement raillé de ces théologiens décrépits, oubliés par le temps, vrais chevaliers errants attardés, désireux de rompre une dernière lance pour la dame de leurs pensées, dons Quichottes ridicules qui s'imaginent follement entraver la marche triomphante du progrès, parce qu'ils se battent contre des moulins à vent[1]. Il y a dix-huit siècles qu'on annonce au Christianisme qu'il va rendre le dernier soupir. Il ne s'en effraie point, parce qu'il y a dix-huit siècles qu'il enterre les erreurs qui se vantaient de l'avoir tué. Déjà les premiers systèmes rationalistes sont ensevelis dans l'oubli, ceux d'aujourd'hui auront leur tour, parce qu'ils ne sont pas plus forts, quoiqu'ils aient changé de tactique et pris de nouvelles armes.

Le rationalisme ne peut rien édifier, parce qu'il veut bâtir sur des fondements ruineux. Il prend pour point de départ l'impossibilité du miracle. Quoi de plus faux! Dieu, suppose-t-il, n'a et ne peut avoir qu'une manière d'agir, toujours et partout la même. Le mouvement qu'il imprime aux atomes ou la mesure de force qu'il leur départ, tou-

[1] C'est ainsi que parle H. Vogelsang, *Philosophie der Geologie*, in-8°, Bonn, 1867, p. 11.

jours et partout ont été et seront les mêmes. Dans le monde spirituel, c'est également vrai de la lumière qu'il communique à notre intelligence, de l'amour qu'il imprime à notre cœur. Comme un ressort caché au fond des choses, Dieu fait jaillir la vie de tous côtés, continuellement, uniformément, toujours dans la même mesure. L'innombrable variété des formes qu'elle revêt n'est déterminée que par la diversité des circonstances au milieu desquelles elle se manifeste et se développe.

Que le panthéiste, pour qui Dieu n'est qu'une force aveugle, le réduise à un tel rôle, on le conçoit. Mais de la part du déiste qui admet un Dieu personnel, on ne le conçoit plus, car « la nature doit obéir à Dieu[1], » et « le surnaturel, comme l'écrit le rationaliste Zeller, est la conséquence immédiate du déisme[2]. » On le conçoit moins encore, si le déiste admet en outre la liberté humaine. Dès lors qu'il reconnaît à l'homme le pouvoir d'agir à son gré sans être déterminé fatalement par les antécédents, comment peut-il refuser à Dieu un semblable pouvoir, c'est-à-dire celui de produire des actes multiples, divers, non plus successivement voulus, sans doute, mais simultanément compris dans cet acte éternel de volonté libre, « qui renferme, comme le dit Malebranche, et les lois générales de sa providence ordinaire, et encore les exceptions de ces mêmes lois[3]? »

En présence de ces faits indéniables, devant l'autorité de ces raisons irréfutables, que font les rationalistes? Ils ne réfutent pas ces raisons, ils n'expliquent pas ces faits; ils affirment et se divisent. Les uns, et ce sont les plus francs et les seuls conséquents, avouent qu'ils sont panthéistes

[1] « Det consuetudo fidem tempori, natura Deo. » Tertullien, *De pallio*, 4, t. II, col. 1040.

[2] Voir Hettinger, *Apologie des Christenthums*, 3e édit., t. I, p. 171.

[3] Malebranche, *Entretiens sur la Métaphysique*, 8e entr., § 3, p. 164, édition Charpentier.

et vont chercher dans l'arsenal de Spinoza leurs armes contre le miracle[1]. C'est ainsi que procède Strauss dans ses travaux exégétiques. Il ne fait point mystère de ses opinions philosophiques; il nous a appris comment, pendant sa vie d'étudiant à Tubingue, il s'était formé avec quelques condisciples par la lecture de Hegel; comment, grâce aux leçons de ce maître, « l'histoire du monde s'était éclairée à ses yeux d'un jour nouveau; » il s'est même glorifié de former l'extrême gauche hégélienne. Dans la première édition de sa *Vie de Jésus*, il n'avait point formulé encore les principes de sa critique. Dans les éditions postérieures, il a senti le besoin de combler cette lacune. Selon lui, un récit qui rapporte directement à Dieu un phénomène quelconque est, par là même, évidemment dénué de tout caractère historique, parce que la causalité absolue n'étant pas distincte du *cosmos* ou du monde, ne peut y produire des actes indépendants et particuliers[2]. A ce raisonnement, il suffit de répondre : Dieu existe, vivant, personnel, distinct de son œuvre, capable par conséquent d'agir sur elle à son gré et de plus d'une façon. Le rationaliste qui s'appuie sur le panthéisme pour renverser le surnaturel veut s'appuyer sur le vide, et il rend service à notre cause en faisant toucher du doigt à tous les hommes qui croient en Dieu, que la négation de la possibilité du miracle implique rigoureusement la négation de Dieu.

D'autres rationalistes, moins sincères ou plus timides,

[1] « Si l'on relisait, dit M. Edgar Quinet, parlant de Spinoza, son *Traité théologique* et ses étonnantes *Lettres* à Oldenbourg, on y trouverait le germe de toutes les propositions soutenues depuis peu dans l'exégèse allemande. » *Examen de la Vie de Jésus, du docteur Strauss*, *Œuvres*, t. III, p. 294. Toutes les explications du miracle données par les écoles rationalistes sont indiquées dans le *Tractatus theologico-politicus*, chapitre VI, *de Miraculis*.

[2] *Leben Jesu*, 4e édit., t. I, p. 100.

peut-être plus habiles, peut-être même se faisant illusion sur le danger de leur doctrine, cherchent à nous amener à leurs opinions par des voies plus détournées et moins décriées. Afin de n'effaroucher personne, ils conservent le nom du miracle, quoiqu'ils en détruisent complètement la notion. C'est ainsi que le baron Josias de Bunsen admet nominalement le miracle. Il a rêvé une église de l'avenir, et il a écrit la théologie des sectateurs idéaux de cette église future. Dans son *Royaume éternel et vie de Jésus*, œuvre posthume publiée en 1865 par M. Holtzmann[1], il expose sa théorie du surnaturel. D'après lui, il faut distinguer deux espèces de miracles, les possibles et les impossibles. Par impossibles, il entend ceux à qui nous réservons ce nom; par possibles, il désigne les faits extraordinaires qui ont pu avoir lieu en effet, mais d'une manière naturelle. Ainsi, le passage de la mer Rouge par les Hébreux est un miracle possible. « On en sera convaincu, dit-il, si l'on examine les lieux et si l'on tient compte de cette circonstance, mentionnée dans la narration ingénue de la Bible, que le vent du nord précipita le reflux[2]. » Il faudrait ajouter : et si l'on ne tient pas compte de tous les autres détails consignés dans l'Exode. A quoi bon tant de détours pour nier le miracle?

Avant le diplomate Bunsen, un théologien célèbre, Schleiermacher, lui avait frayé la voie. C'était un étrange ministre du saint Évangile que ce pasteur de Berlin. Il travailla longtemps à séparer Éléonore de Grunow de son mari, afin de l'épouser, et il eut beaucoup de peine à se consoler de n'avoir point réussi. Dans les *Lettres intimes*

[1] *Vollständiges Bibelwerk für die Gemeinde. In drei Abtheilungen. Von Christian Carl Josias Bunsen. Dritte Abth. Bibelgeschichte. Das ewige Reich Gottes und das Leben Jesu. Herausgegeben von H. J. Holtzmann.* Leipzig, 1865.

[2] *Das ewige Reich Gottes*, p. 14.

sur Lucinde, il renchérit sur les idées sensuelles et immorales de ce coupable roman de Frédéric Schlegel. Au lieu d'enseigner à ses ouailles la morale de Jésus-Christ, il leur disait que la religion n'est que le « goût de l'infini; » il leur prêchait « la sanctification de l'individu » et il érigeait en devoir le caprice individuel. Ce n'était point à Bethléem ou à Jérusalem qu'il les conduisait, c'était au berceau du panthéisme : « Sacrifiez avec moi, disait-il, une boucle de cheveux aux mânes de saint Spinoza! Pour lui, plein de l'esprit universel, l'infini était le commencement et la fin, l'univers son éternel et unique amour. Avec une sainte innocence et une humilité profonde, il se mirait dans le monde éternel et en était lui-même le miroir fidèle. Oui, il était plein de religion et de l'esprit saint[1]. » Schleiermacher mourut en administrant la cène à ses amis et en se l'administrant à lui-même, sans avoir jamais cru à la divinité de Jésus-Christ. Cet homme, manquant de franchise ou de logique dans ses écrits comme dans sa vie et dans sa mort, avait dit : « Celui qui ne voit point de miracle dans le monde n'a pas de religion. » Il croyait donc au miracle? Nullement. Dans son langage, le mot miracle est le nom « religieux » de tout événement.

Il fallait cependant essayer de justifier une pareille définition. Schleiermacher nia le miracle au moyen de ce raisonnement que beaucoup d'autres rationalistes ont répété avant et après lui : « Le miracle, dit-il, a une relation positive par laquelle il atteint tout l'avenir, et une relation négative qui, en un certain sens, affecte tout le passé. Dès lors qu'un effet qui devait avoir lieu, en vertu de l'enchaînement naturel des causes finies, ne se produit point, cet effet est empêché, non par l'action naturelle de causes con-

[1] Frd. Schleiermacher, *Ueber die Religion*, 2te *Rede*, dans ses *Sämmtliche Werke*, 1te *Abth.*, t. I, Berlin, 1843, p. 190.

traires du même ordre, mais malgré le concours de toutes les causes efficientes qui auraient dû les produire. Par conséquent, toutes les causes qui, dans le passé, avaient préparé cet effet, sont, dans une certaine mesure, anéanties, et au lieu de n'introduire qu'une perturbation violente dans l'ordre de la nature, ont détruit la notion même de la nature (?). Du côté positif, il se passe un fait tel qu'il ne peut être conçu comme le résultat de la série des causes finies. Quelle sera la conséquence? Puisque cet événement devient lui-même un anneau de la chaîne des causes dans la nature, tous les événements futurs seront autres qu'ils n'auraient été, si ce miracle n'avait pas eu lieu[1]. » Cette argumentation nuageuse se réduit à ceci : Le miracle ne peut exister, parce qu'il bouleverserait l'ordre de la nature.

Mais Schleiermacher et les rationalistes qui parlent de la sorte y pensent-ils bien? L'action libre de l'homme dérange tous les jours les lois de la nature, empêche tous les jours de se produire des phénomènes depuis longtemps préparés et pose à l'improviste, dans la chaîne des événements, de nouveaux anneaux qui entraîneront indéfiniment de nouveaux résultats. « Quand un homme jette une pierre en l'air, c'est en dehors de l'ordre naturel de la pierre, » dit très bien S. Thomas[2]. Mais si l'homme a le pouvoir d'interrompre l'enchaînement des causes, on ne voit pas bien pourquoi Dieu ne l'aurait pas. Nous avons le droit d'affirmer que les mêmes causes, dans les mêmes circonstances, produiront toujours les mêmes effets, mais nous ne pouvons plus prévoir ce qui arrivera, si les causes changent, si les circonstances varient. Nous sommes obligés de tenir compte de l'intervention libre de l'homme qui peut modifier, en se

[1] Frd. Schleiermacher, *Der christliche Glaube*, § 47, dans ses *Sämmtliche Werke*, t. III, 1835, p. 238.

[2] « *Cum projicit aliquis lapidem sursum, hoc est præter ordinem naturæ lapidis.* » *Summa Theol.*, I, q. 110, art. 4.

servant des causes secondes, l'enchaînement des causes naturelles, pourquoi ne serions-nous pas obligés de tenir également compte de l'intervention possible de Dieu, qui, par sa toute-puissance, peut produire immédiatement les phénomènes? Et si l'action de l'agent libre fini ne détruit pas les lois de la nature, comment seraient-elles détruites par l'action de l'agent libre infini? Si l'on nie la liberté de Dieu et la liberté de l'homme, à la bonne heure; on ne peut plus admettre de miracle, puisque le miracle est un acte libre, mais alors qu'on avoue le fatalisme et que l'on nie aussi, en dépit du cri de la conscience humaine, que la volonté de l'homme peut, de son plein gré, maîtriser souvent la nature, commander aux éléments, et bouleverser le *nexus rerum* par son entremise.

En résumé, les lois de la nature, aux yeux de la science moderne, consistent dans la succession proportionnelle des conséquents à la chaîne des antécédents, succession admirablement réglée, mais essentiellement contingente. Quelle est la cause productrice de ces phénomènes et de leur proportion successive? Faut-il n'y voir que l'action immédiate de Dieu se proportionnant habituellement elle-même à elle-même? Faut-il, au contraire, y voir l'action immédiate des forces déposées dans tous les êtres, et agissant dans la mesure et le sens que Dieu leur a donnés? Chaque goutte d'eau qui coule dans le ruisseau est-elle mue par l'action divine purement et simplement, mais seulement d'une manière proportionnelle au mouvement de celles qui la précèdent et qui la suivent; ou bien est-elle entraînée, poussée par leur propre action? Nous n'avons pas besoin d'entrer ici dans cette question. Disons seulement que si le premier système est celui de Descartes et des *mécanistes*, *occasionalistes*, etc., le second, celui des *dynamistes*, est beaucoup plus répandu depuis S. Thomas jusqu'à nos jours. Mais cette discussion d'école est tout à fait secondaire dans la

question présente. Ce qu'il nous importe de remarquer ici, c'est que cette proportion des conséquents à la chaîne continue des antécédents peut être dérangée par l'intervention soudaine d'une action qu'aucun antécédent n'avait déterminée, par une action libre, en un mot. Elle est dérangée, et fréquemment, par l'action libre de l'homme qui, comme nous l'avons dit, peut se servir des lois de la nature pour changer le cours fatal de la nature elle-même, d'une manière sans doute moins puissante, moins subite, moins radicale, mais qui souvent entraîne des conséquences plus étendues pour l'avenir que n'eût fait l'intervention miraculeuse de Dieu. Il a fallu, à coup sûr, moins de puissance pour fendre lentement les terres de l'isthme de Suez que pour fendre subitement les flots de la mer Rouge; mais le premier de ces faits, qui n'est pas un miracle, entraîne déjà sous nos yeux des perturbations atmosphériques et climatériques bien plus profondes et plus durables[1] que ne l'avait fait le second, qui était pourtant un très grand miracle. Qu'on n'objecte donc plus cette prétendue destruction des lois de la nature dont les rationalistes, effrayés, nous menacent, en cas de faits surnaturels.

Nos adversaires ont un dernier argument à faire valoir, c'est celui de Hume. D'après le sceptique anglais, le miracle n'existe pas, parce que l'expérience prouve qu'il n'a jamais existé. Nous quittons ici le terrain de la philosophie pour passer sur celui de l'histoire, et nous arrivons ainsi au cœur même de la question. Quoi qu'il en soit des raisons théoriques, il est incontestable que nos adversaires se trompent, si, de fait, il s'est produit des miracles, comme il est certain que nous sommes dans l'erreur, s'il n'en a jamais

[1] Depuis le percement de l'isthme, la pluie est tombée en des lieux où il ne pleuvait jamais auparavant. Voir *Journal Officiel*, 27 avril 1876, p. 2968.

existé. — Il n'en a jamais existé, nous dit la critique incrédule. — Il y a toujours eu, lui répondons-nous, et surtout à l'origine des choses[1], des actions particulières de Dieu, libres, multiples, diverses, de quelque nom qu'on veuille les appeler; la philosophie et les sciences naturelles suffisent à le prouver; et, indépendamment de toute autre preuve, on est fondé à dire : S'il s'en est produit une fois, pourquoi pas deux, pourquoi pas dix[2]? D'ailleurs l'histoire arrive à son tour et nous dit : Dieu est intervenu maintes et maintes fois dans le cours des âges : nos Saintes Écritures sont là pour démentir votre affirmation audacieuse, car elles sont pleines de faits surnaturels. — On ne peut le nier; reste donc une seule ressource, celle de rejeter les miracles comme faux. C'est l'œuvre impossible que l'exégèse rationaliste a tentée et qui est la source de toutes les erreurs accumulées dans ses écrits. C'est là sa partie vulnérable, son *Achilles Ferse* (talon d'Achille), comme l'ont dit ceux qui l'ont réfutée de l'autre côté du Rhin.

[1] « Si l'univers eut un commencement, ce commencement par les conditions mêmes du cas, fut surnaturel; les lois de la nature ne peuvent rendre compte de leur origine, » a dit le chef du positivisme anglais, Stuart Mill.

[2] « La loi d'harmonie et de continuité que la raison attache naturellement à la Toute-Puissance, se retourne même contre l'argument des sceptiques et lorsqu'on a aperçu une seule intervention de Dieu, on se trouve impérieusement conduit à l'idée d'une intervention continue. » Le Play, *La Réforme sociale en France*, ch. Ier, la Religion, p. 49.